

DE VISU

Les héros du vidéo

Page F 4



CINÉMA

Le bilan de l'année

Page F 5

LE DEVOIR

CABIER
F
E

Livres et Culture



PHOTO: ULRIC LAVOIE, VERS 1920



Le journaliste et pamphlétaire Olivar Asselin en 1916.

PHOTO: AUTEUR INCONNU, 1916. COLLECTION P. ASSELIN



PHOTO: CONRAD POIRIER, 1941. ARCHIVES NATIONALES DU QUÉBEC À MONTRÉAL

LA VIE CITADINE ET BOURGEOISE, COMME LA VIE RURALE, Y EST REPRÉSENTÉE; UN GRAND ÉVENTAIL DE PROFESSIONS ET DE MÉTIERS, DONT PLUSIEURS SONT PERDUS, Y SONT ÉGALEMENT ÉVOQUÉS

POUR NE PAS OUBLIER LA RICHESSE DE SES RACINES



PHOTO: FRANÇOIS FLEURY, 1943. CENTRE D'ARCHIVES DE QUÉBEC

Avec cette collection chapeautée par le nom « Aux limites de la mémoire », les Publications du Québec offrent une petite histoire absolument originale de la vie quotidienne au Québec, couvrant à peu près 150 ans. On y trouve « la partie la moins officielle, la moins achevée de notre histoire », celle qui dort dans les archives, les musées ou les albums de photos de famille.

SOLANGE LÉVESQUE

L'histoire de cette collection commence en 1995, alors que paraissait « Aux limites de la mémoire » *Photographies du Québec 1900-1930*, un album élaboré par le Musée du Bas-Saint-Laurent et produit par les Publications du Québec, comprenant 200 photos acquises par des donations et choisies dans le fonds du musée. Les bas de vignette ont été réalisés, pour ce premier album, à partir du témoignage oral recueilli auprès de personnages âgés. Après l'avoir parcouru, le lecteur, quel que soit son âge, aura en tête un panorama très évocateur de ce que fut la vie québécoise au début du vingtième siècle.

Qui aurait pu prévoir l'intérêt suscité par un ouvrage comme celui-là? Il fut tel que les Publications du Québec ont décidé de poursuivre l'aventure en multipliant les thèmes, de sorte que la collection comprend déjà à ce jour dix volumes, toujours en noir et blanc, étonnamment riches d'information, mis en page avec la rigueur qu'exigeait un tel projet.

Chaque album, préfacé par un auteur spécialisé dans un domaine qui se rapporte au thème, rassemble environ 200 photos soutenues par des titres suivis de commentaires qui ne manquent ni d'esprit critique ni d'humour subtil et qui font preuve de

beaucoup d'à-propos et d'amour pour leur sujet. Ces albums ne sont pas simplement de beaux livres à poser sur la table à café; ils s'imposent comme une nécessité dans un pays dont la devise est « Je me souviens » mais qui oublie si facilement (parmi ceux qui l'ont souligné, Jean-Claude Germain, qui a ironiquement et fort justement donné pour titre *Un pays dont la devise est je m'oublie* à l'une de ses pièces en 1976). Car, en effet, il a la mémoire courte, ce pays qui hésite à se considérer comme tel et qui fait trop souvent l'économie de l'analyse, notamment en résumant par les mots de « Grande Noirceur » (avec une inquiétante légèreté) une époque qui fut, certes, sous l'emprise de divers jougs (dont on n'a pas encore tout dit) mais qui fut, par ailleurs, extrêmement riche en opiniâtreté, en invention et en évolutions de toutes sortes. Les voies très diverses que proposent ces albums au lecteur ont de quoi ébranler les préjugés qui entravent la circulation de la mémoire. Toute personne qui sait lire et regarder, quel que soit son âge, trouvera à feuilleter ces albums de véritables petits films; les quelque 2000 photographies de provenances diverses qui les composent stimulent la curiosité autant qu'elles rappellent la vitalité des racines québécoises, en renouant avec ses physionomies intimes.

Si l'on considère l'époque entière couverte par la collection, qui va de 1859 à 1982, on se rend compte que ces quelque 150 ans ont vu le Québec passer, comme

on l'a souvent remarqué à la blague, du Moyen Âge à la modernité quasiment sans transition. Il est à noter qu'aucun livre de cette collection n'entretient un culte commercial ou passéiste du « bon vieux temps ». À les parcourir attentivement, ce qui frappe, c'est que les gens qui ont vécu à ces époques savaient tout faire, utilisaient les ressources dont ils disposaient et cultivaient celles-ci au maximum. La vie citadine et bourgeoise, comme la vie rurale, y est représentée; un grand éventail de professions et de métiers, dont plusieurs sont perdus, y sont également évoqués.

Le plaisir de fouiller dans ces livres est si vif qu'on voudrait parler de tous. *Œuvre de femmes 1860-1961*, l'album émouvant conçu par Lucie Desrochers, qui retrace un siècle d'activités et de travaux dévolus aux femmes, se révèle particulièrement étonnant sous ce rapport. Le livre illustre ce que Simonne et Michel Chartrand, à l'instar de plusieurs autres, ont affirmé chaque fois qu'ils l'ont pu, à savoir que les femmes ont porté sur leurs épaules des responsabilités beaucoup plus énormes que l'histoire ne le rapporte et accompli un travail trop souvent tenu pour acquis mais titanique dans le développement du Québec.

Quant à *Naviguer sur le fleuve au temps passé 1860-1960*, conçu par Alain Franck, ethnologue spécialisé en histoire maritime, il se révèle un complément essentiel au film de Pierre Perrault *Les Voitures d'eau*, rappelant que le Saint-Laurent fut, pendant cette période, non seulement une voie commerciale, le couloir d'entrée des immigrants au pays et une artère essentielle au commerce du bois, mais également un lieu vivant et rassembleur, appartenant vraiment aux riverains qui y trouvaient non

VOIR PAGE 2: RACINES

CES ALBUMS NE SONT PAS SIMPLEMENT DE BEAUX LIVRES

À POSER SUR LA TABLE À CAFÉ; ILS S'IMPOSENT COMME

UNE NÉCESSITÉ DANS UN PAYS DONT LA DEVISE EST

« JE ME SOUVIENS » MAIS QUI OUBLIE SI FACILEMENT

LIVRES

ESSAIS QUÉBÉCOIS

RACINES

Des albums aussi agréables à consulter que bien documentés

SUITE DE LA PAGE E 1

seulement de quoi se nourrir, mais également de quoi s'y retrouver, s'y divertir et s'y élever.

Alexander Reford, historien et directeur des Jardins de Métis (et petit-fils de leur fondatrice Elsie Reford), signe *Des jardins oubliés 1860-1960*, un siècle de jardins, du plus modeste jardin de curé ou de fermier aux plus opulents domaines horticoles. (Alexander Reford est également l'auteur de l'album *Au rythme du train 1859-1970*.) Les deux historiens Paul-André Leclerc et Jacques Saint-Pierre ont réalisé, quant à eux, *La Vie rurale 1866-1953*, où l'on ne redécouvre pas seulement tous les aspects de la vie à la campagne mais aussi l'ingéniosité et l'imagination des familles des cultivateurs, la pureté de l'architecture de leurs bâtiments. Quel Québécois (quelle que soit sa provenance) n'a pas, de près ou de loin, par le biais d'une attirance personnelle ou de son attachement, un rapport avec la forêt? La question des forêts et du bois (peuples qui y vivent, coupe, circulation, commerce, chantiers, trappe en forêt, drave, transformation, moulins à scie, etc.) est cernée par Lynda Dionne et Georges Pelletier dans *Des forêts et des hommes 1880-1982*.

Le dernier paru, *Le Québec et la Guerre 1960-1954*, sous la direction de l'historien et muséologue Jean-Marie Fallu, évoque les nombreuses guerres auxquelles le Québec a participé, de celle des Boers à la guerre de Corée en passant par la guerre civile d'Espagne, la conscription et le fameux «effort de guerre».

Il était temps qu'une telle collection paraisse, pour que tous les fonds photographiques, ceux des Archives nationales, des musées ou des collections privées, redeviennent vivants et abordables pour tous grâce à des albums aussi agréables à consulter que bien documentés, qui font circuler les visages de l'histoire de la vie quotidienne en rendant celle-ci accessible à tous. «Aux limites de la mémoire» constitue donc une initiative absolument nécessaire, et un cadeau d'une incommensurable richesse.

La collection «Aux limites de la mémoire», aux Publications du Québec, comprend à ce jour 10 titres:

- *Photographies du Québec 1900-1930*, Guy Bouchard et Jean Régis (1995);
- *Entre campagne et ville 1940-1950*, Paul-Louis Martin (1996);
- *Les Voies du passé, 1870-1965: les transports au Québec*, Serge Lambert et Jean-Claude Dupont (1997);
- *Des forêts et des hommes 1880-1982*, Lynda Dionne, Georges Pelletier (1997);
- *Des jardins oubliés 1860-1960*, Alexander Reford (1999);
- *Naviguer sur le fleuve au temps passé 1860-1960*, Alain Franck (2000);
- *La Vie rurale 1866-1953*, Paul-André Leclerc, Jacques Saint-Pierre (2001);
- *Au rythme du train 1859-1970*, Alexander Reford (2002);
- *Œuvres de femmes 1860-1961*, Lucie Desrochers (2003);
- *Le Québec et la Guerre 1860-1961*, Jean-Marie Fallu (2003).

Le docteur Robert Patenaude a du nerf et du cœur. Après avoir livré un témoignage rythmé mais accablant au sujet des services d'urgence des hôpitaux québécois dans *24 heures à l'urgence* en 1999, le voici qu'il récidive avec encore plus de force dans *La Santé, ce mal nécessaire*, un essai très personnel qui aborde le même univers, mais dans une perspective plus large.

Afin d'illustrer «les ratés du système québécois», Patenaude, en homme de terrain, nous amène encore à l'urgence par un beau vendredi froid de novembre. Huit heures, cette fois-ci, lui suffiront pour réitérer le diagnostic établi dans son ouvrage précédent. Dans un style bousculé qui évoque le climat tourbillonnant d'un banal mais combien essentiel service d'urgence québécois, le médecin indigné illustre, dénonce et s'attendrit.

Il illustre, d'abord, les conditions inacceptables que réserve l'état actuel des lieux aussi bien aux patients qu'au personnel soignant. Du toucher rectal réalisé sans ménagement, dans le corridor, au vu et au su de tout le monde, au désarroi d'une schizophrène et de son conjoint qu'on renvoie chez eux cavalièrement parce qu'on ne peut rien faire pour eux, en passant par le triste clochard qu'on perd et les chanceux qu'on parvient à réchapper, tout un générique désordre s'étale qui permet de comprendre qu'il faudrait bien, de toute urgence, oui, faire quelque chose pour améliorer la situation.

Ce que Patenaude dénonce, du même souffle, ce sont les conditions de désorganisation, voire de violence, avec lesquelles le personnel soignant doit composer, surtout la nuit. C'est, aussi, l'utilisation abusive des services ambulanciers qui cotte la peau des fesses et congestionne les services; les consultations inutiles qui détournent les intervenants de l'essentiel; l'irresponsabilité parentale qui engendre ou des enfants-rois ou de tristes petits poucets hantant des corridors qui ne sont pas pour eux; l'hypocrite médecine actuelle à deux vitesses qui vaut un traitement privilégié à la douillette épouse du président de la



Louis Cornéliier

fondation de l'hôpital et les néons de l'urgence aux autres; quelques-uns de ses collègues embourgeoisés qui se changent les idées en discutant de leurs problèmes d'impôt avant de retourner dans la «merveilleuse» île des Soeurs; mais surtout les gestionnaires déconnectés de la réalité de l'urgence qui font leurs choux gras de la multiplication de comités dont les rapports aboutissent dans les limbes. L'esprit des *Invasions barbares* n'est pas loin et cela inquiète un peu; ce qui est exagéré n'est-il pas insignifiant?

Derrière ce feu roulant de critiques l'emporte-pièce se trouve un désarroi dont l'auteur n'est pas dupe: «Et cela n'est pas sans conséquences sur la vie dite privée: radicalisation des idées et des prises de position, manque d'indulgence envers les autres, intransigence et manque de tact face aux amis les plus proches... sans parler de la vie sentimentale qui, à cause de tous ces paramètres, tend à ne devenir qu'une succession d'aventures sans cesse plus insatisfaisantes.»

D'autres, moins concernés ou moins lucides et moins engagés, s'en sortent, on l'imagine, plus facilement. On serait mal venu, cela étant, de reprocher au docteur Patenaude l'admirable souci humaniste qu'il applique à son champ d'intervention qui, faut-il insister là-dessus, finira par tous nous rejoindre un jour ou l'autre, en ce moment précis où notre vulnérabilité sera à son summum. La santé, c'est pour tout le monde parce que la maladie, nul n'y échappe non plus.

Cela, Patenaude, qui fut naguère sauvé d'une leucémie grâce à une greffe de moelle osseuse provenant de sa sœur Diane, le sait

mieux que quiconque. Et s'il parvient encore à s'attendrir, aujourd'hui, c'est grâce au souvenir de cette frangine, schizophrène et réduite à vivre de l'aide sociale, mais incarnation, à ses yeux, de la générosité humaine. Elle est morte en 1997, en se jetant du pont Jacques-Cartier. Et c'est au chevet de Réal, conjoint de celle-ci et cancéreux en phase terminale, que Patenaude, dans les pages les plus profondément humaines de cet ouvrage, se remémore ces tragiques événements et ne peut s'empêcher de bouillir encore une fois: «Je suis hanté par les figures de Diane et de Réal et de leurs frères et sœurs dans la détresse. Tous ces malades mentaux oubliés, craints, cachés, rejetés, chaque jour assassinés «par leur société». A l'arrivée du «providentiel chègue de bien-être», se souvient-il, le poulet de St-Hubert BBQ, «ultime gâterie», leur était une fête.

Des propositions

C'est pour eux, et par conséquent pour tous les autres, tous nous autres, que Patenaude a choisi la bataille plutôt que le repos du guerrier. Les douze propositions consignées dans son «rapport Patenaude», écrit-il, n'ont pas d'autre objectif: «Le meilleur baromètre pour évaluer cette volonté réelle d'intervention et de changement se situe au niveau de l'amélioration de la qualité de vie des plus démunis. Si nous ne pouvons pas assurer à cette classe de la population des soins adéquats, alors que nous demeurons l'un des peuples choqués de la planète, c'est que nous ne sommes pas vraiment capables d'autocritique et de véritable effort de partage social et humanitaire.»

On veut bien et le projet nous semble l'un des plus dignes et des plus urgents qui soient, mais la présence du docteur Yves Lamontagne à titre de préfacier de cet ouvrage ne laisse pas de semer le doute dans notre esprit quand on connaît les positions idéologiques plutôt néolibérales de ce dernier. Lamontagne saisit-il mal les intentions de Patenaude pour ainsi l'appuyer? Ce dernier dit-il une chose et son contraire? Est-ce nous qui saisissons mal l'esprit de ce projet?

multiples, les propositions Patenaude, qui souhaitent améliorer la qualité des soins sans augmenter substantiellement les coûts, ne sont pas toutes faciles à évaluer pour un profane. Abolir, par exemple, le ministère de la Santé pour le remplacer par une Régie québécoise de la santé sans lien partisan avec le gouvernement en place peut paraître une solution intéressante en ce qu'elle nous libérerait des ministres «parachutés» et de cette «politique de la chaise musicale [qui] occasionne d'irréversibles retards et rend notre système de moins en moins compétitif». Mais qui décrètera les principes fondamentaux qui guideront les décisions de cette Régie? Des sociaux-démocrates ou des néolibéraux? Patenaude peut bien souhaiter que la santé ne constitue plus un enjeu politique, mais on voit mal comment cela pourrait être le cas.

D'ailleurs, si certaines des propositions de ce «rapport» s'inscrivent parfaitement dans le généreux projet affiché par le docteur (lutte au coût croissant des médicaments et réforme radicale dans la prescription de ceux-ci, amélioration des soins à domicile et en centre d'accueil, formation de groupes de médecine familiale, participation de la population dans une entreprise collective de conscientisation, entre autres en milieu scolaire, mise sur pied d'un seul centre hospitalier universitaire à Montréal), d'autres, en revanche, y détonnent (par exemple, l'instauration de frais d'utilisateur dont l'efficacité reste à être prouvée).

Une chose, somme toute et pour l'heure, est sûre: cet ouvrage, à la fois instructif, vif et humaniste, dans le vrai sens de ce terme galvaudé, est une contribution importante à un débat vital.

louiscornellier@parroinfo.net

LA SANTÉ,
CE MAL NÉCESSAIRE
D' Robert Patenaude
Québec Amérique
Montréal, 2003, 208 pages

Librairie
Renaud-Bray
VOX POPULI, VOX DEI
Palmarès des ventes
22 au 28 décembre 2003

1	Jeunesse	HARRY POTTER ET L'ORDRE DU PHÉnix	J. K. ROWLING	Gallimard	4
2	Roman Qc	L'HISTOIRE DE PI	Y. MARTEL	XYZ éd.	19
3	Roman Qc	LES FILLES DE CALEB, t. 3 - L'abandon de la mésange	A. COUSTURE	Libre Expression	8
4	Biographie Qc	J'AI SERRÉ LA MAIN DU DIABLE	R. DALLAIRE	Libre Expression	10
5	Cuisine Qc	LA SÉLECTION CHARTIER 2004	F. CHARTIER	La Presse	9
6	Psychologie	GUÉRIR	SERVAN-SCHREIBER	Robert Laffont	37
7	Cuisine Qc	LE GUIDE DU VIN 2004	M. PHANEUF	L'Homme	8
8	B.D.	ASTÉRIX ET LA RETRÈVE GAULOISE	UDERZO/GOSCHINY	Albert René	18
9	Essais Qc	CHRONIQUES DU DIMANCHE	S. LAPORTE	La Presse	5
10	Biographie	LES TEMPS DES AVANTS	C. AZNAVOUR	Flammarion Qc	10
11	Essais	MAL DE TERRE	H. REEVES	Seuil	35
12	Histoire Qc	LES COULEURS DES BOIS	G.-H. GERMAIN	Libre Expression	11
13	Sport Qc	LA GLORIEUSE HISTOIRE DES CANADIENS	NORMAND/BRUNEAU	L'Homme	7
14	Biographie	VIVRE POUR LA RAÇONTER	G. GARCIA-MARQUEZ	Grasset	8
15	Cuisine Qc	101 PERSONNALITÉS, 101 RECETTES	COLLECTIF	Johanne Demers	6
16	Biographie	JFK, LE DERNIER TÊMOIN	ESTES/REYMOND	Flammarion	8
17	Roman Qc	LE CAHIER NOIR	M. TREMBLAY	Leméac	9
18	Guides Qc	GUIDE DES RESTOS VOIR 2004	COLLECTIF	Comm. Voir	7
19	Guide Qc	LE GUIDE DE LA MOTO 2004	C. SIDWELLS	Les Guides Moto	2
20	Jeunesse	QUATRE FILLES ET UN JEAN, t. 1	A. BRASHARES	Gallimard	79
21	Polar	LE PROTOCOLE SIGMA	R. LUDLUM	Grasset	11
22	Cinéma	LE SEIGNEUR DES ANNEAUX - Armes et guerre	C. SMITH	Pré aux clercs	4
23	Cuisine Qc	LA CUISINE RAISONNÉE	COLLECTIF	Fides	9

Au seuil de cette
nouvelle année, la
librairie Renaud-Bray
vous offre ses
meilleurs vœux
pour 2004

25 succursales au Québec

24	Roman	LE LIBRAIRE DE KABOUL	A. SEIERSTAD	JC Lattès	29
25	Roman	LE COMPLEXE DE DI	D. SUIE	Gallimard	15
26	Roman	COURAGE	D. STEEL	Pr. de la Cité	10
27	Jeunesse	LES EXPÉRIENCES DES DÉBROUILLARDS	COLLECTIF	Bayard	10
28	Cuisine	PORTO - Le guide du connaisseur	G. SPENCE	Modus Vivendi	191
29	Roman	DANSEUR	C. MCCANN	Belfond	15
30	Biographie Qc	CAMILLE LAURIN	J.-C. PICARD	Borel	9
31	Cuisine	SUSHIS ET COMPAGNIE	COLLECTIF	Marabout	88
32	Actualité	L'ÉTAT DU MONDE 2004	COLLECTIF	Borel	12
33	Psycho Qc	VICTIME DES AUTRES, BOURREAU DE SOI-MÊME	G. CORNEAU	L'Homme	16
34	Essais Qc	LA ROUTE DES HELLS	SHER / MARSDEN	L'Homme	10
35	Spiritualité	LE POUVOIR DU MOMENT PRÉSENT	E. TOLLÉ	Ariane	168
36	Roman Qc	HÉLÈNE DE CHAMPLAIN, t. 1	N. FYFE-MARTEL	Hurtubise HMH	32
37	Roman Qc	LIFE OF PI	Y. MARTEL	Vintage Canada	62
38	Essais Qc	LE LIVRE NOIR DU CANADA ANGLAIS, t. 3	N. LESTER	les Intouchables	7
39	Cinéma	LE SEIGNEUR DES ANNEAUX 1.03 - Le retour du roi	J. FISCHER	Pré aux clercs	4
40	Photos	FLODGONS DE NEIGE	K. LIBBRECHT	L'Homme	7
41	Roman Qc	LE GOÛT DU BONHEUR, t. 1 - Gabrielle	M. LABERGE	Borel	161
42	Photos	366 JOURS POUR RÉFLÉCHIR À LA TERRE	Y. NITUIS-BERTRAND	La Martinière	10
43	Jeunesse	QUATRE FILLES ET UN JEAN, t. 2 - Le deuxième été	A. BRASHARES	Gallimard	29
44	B.D.	LES SARCOPHAGES DU 6 ^e CONTINENT	Y. SENTE	Blake & Mortimer	4
45	Psychologie	QUI A PIQUÉ MON FROMAGE?	J. SPENCER	Michel Lafon	160

♥ Coup de Cœur RB ■ Nouvelle entrée ■ Nbre de semaines depuis parution

Plus de 1000 Coups de Cœur, pour mieux choisir.
25 succursales au Québec
www.renaud-bray.com

La santé pour tout le monde

DENIS LORD

Inventaire avant travaux, le cinquième et plus récent album de la série *Monsieur Jean*, signée Dupuy et Berberian, est pétri de représentations de la mort. C'est d'abord ce poème, que le petit Eugène écrit pour un travail scolaire et qui se résume en une phrase: «On va tous mourir.» C'est encore cette théorie élaborée par Félix, son père adoptif, loufoque à priori, voulant que la prolifération des crottes de chien sur les trottoirs en France soit symptomatique de la peur de mourir. Et il y a encore ces fantômes, cette caisse de babioles trouvée par Monsieur Jean dans son nouvel appartement, laissée là par un précédent locataire, décédé. Jean est obsédé par cette caisse. Dans une fort belle séquence onirique, Monsieur Jean se voit cerné par des murs de caisses semblables, qui se métamorphosent ensuite en buildings. On va tous mourir?

Malgré le caractère tragique du sujet, *Inventaire avant travaux* fait la part belle à l'humour et à la tendresse. «Nous cherchons un ton entre légèreté et gravité», dit Berberian. Comme dans ces films italiens, ceux d'Ettore Scola ou de Dino Risì par exemple, où il y a des choses drôles mais difficiles aussi, où on se sent coupable de rire. Nous aimons provoquer des déliés chez nos lecteurs sans pour autant imposer un discours. Ça nous paraît important de poser

des questions plutôt que d'asséner des réponses. Déjà que nous sommes deux et que nous n'avons pas les mêmes.» Ce à quoi Dupuy ajoute: «Le récit fonctionne par ce qui est dit mais aussi par ce qui ne l'est pas. Nous sommes tous confrontés à la mort, alors le lecteur peut apporter ses propres choses à la lecture.»

Pour le tandem, le thème de la mort est également lié à l'idée de la transmission. Comme cette vieille voisine de Jean qui ne peut léguer ses souvenirs parce qu'elle a perdu la mémoire et qui colle partout des *post-it*. Comme Jean, ce romancier, cet adolescent atardi, qui commence à vieillir, fonde une famille et veut laisser quelque chose.

Une communauté esthétique

Depuis le début de leur travail en équipe, en 1982, Dupuy et Berberian ont produit une trentaine d'albums de bande dessinée, sans compter les carnets de dessin. Comment font-ils pour se partager et le scénario et le dessin sans qu'il y ait apparence de rupture dans le style? Les deux artistes demeurent résolument muets sur ce sujet, avouant tout au plus qu'il leur a fallu une période d'adaptation.

Sur le plan graphique, leur travail se rattache à une esthétique en vogue chez les illustrateurs et affichistes des années 20 et 30. Cette filiation se perçoit entre

autres dans la manière de schématiser personnages et édifices, dans ces petites boucles qu'on retrouve dans les lignes de contour du feuillage des arbres. On ne saurait affirmer que ces références graphiques ancrent la série *Monsieur Jean* dans quelque passéisme que ce soit, mais elles soulignent l'élément nostalgique de l'œuvre, une nostalgie proche de celle des Portugais, affirme Berberian, qui est le regret du temps présent. Sans qu'il y ait de concertation entre eux, quelques auteurs actuels empruntent à cette esthétique en Amérique du Nord et en Europe.

«Notre intérêt pour l'illustration, qui représente 50 % de notre travail, nous a ouverts à l'influence des affichistes des années 20 et 30», explique Berberian. Cela nous semble une approche également valable en bande dessinée. Dans cette même famille, on retrouve également François Avril et Philippe Petit-Roulet, Michel Rabagliatti et Seth. Il y a aussi des liens chez ces auteurs dans la manière de raconter. Dans les années 20, il y avait une tendance à synthétiser les choses, à montrer les lignes fortes, dans la presse mais aussi dans le dessin de mode. Des gens comme Savignac et Paul Collin font partie de nos sources, tout comme Matisse.» Dupuy précise: «Ce qu'on recherche, c'est une patine, comme les guitares dont le son s'améliore en vieillissant. Dans les premiers albums, le trait était hésitant et en même temps esthétisant, sympathique. Au fur et à mesure des albums, il s'épaissit et devient plus rugueux. Le trait, c'est comme le timbre de la voix. On le module selon ce qu'on chante. On ne peut pas avoir un trait qui ne nous ressemble pas mais on peut le modifier selon ce qu'on ressent. Le nôtre est devenu plus riche et plus dur; c'est une évolution à la fois intuitive et logique.»

Tout comme la série *Henriette*, *Monsieur Jean* vient de passer des Humanoïdes Associés à Dupuis. Les auteurs ont-ils une idée de l'endroit où cette série se dirige? Berberian demeure évasif: «Nous nous laissons porter par l'histoire. Il y a des similitudes entre *Monsieur Jean* et nous, enfants des années 70. Le but et l'intérêt, c'est de voir Monsieur Jean vieillir. Félix évolue, Kathy s'affirme. Nous avons un intérêt à voir nos personnages se transformer. Nous sommes dans cette optique, cette envie. Mais soyons honnêtes, il y a aussi l'importance de l'inspiration et du plaisir de notre collaboration.»

denislord@endirect.qc.ca

MONSIEUR JEAN:
INVENTAIRE
AVANT TRAVAUX
Dupuy-Berberian
Couleurs: Ruby
Dupuis, collection «Expresso»
Bruxelles, 2003, 56 pages

ESSAI LITTÉRAIRE

Le petit Québec infini

MICHEL LAPIERRE

«Toute ma connaissance, écrit Jack Kerouac, me vient de mon identité canadienne-française, et de nulle part ailleurs.» Il se servait de la langue anglaise comme d'un simple «instrument» aseptisé pour fouiller l'inconscient québécois. «Si je manie l'anglais avec autant d'aisance, c'est, précisait-il, parce que ce n'est pas ma propre langue.»

Kerouac, l'écrivain «québécois» le plus célèbre, serait-il un écrivain majeur qui a écrit dans une langue majeure, l'anglais des États-Unis, en exprimant l'imaginaire d'un peuple mineur? C'est l'une des questions qu'on se pose après avoir lu un ouvrage collectif intitulé *Littératures mineures en langue majeure*.

Donner un titre pareil à un livre qui traite des littératures québécoise et wallonne-bruxelloise peut ressembler à un affront fait au Québec et à la Belgique francophone par des partisans de la «langue majeure» en question: le français de Paris. Tel n'est pourtant pas le dessin de Jean-Pierre Bertrand et de Lise Gauvin, qui dirigent la publication de ce recueil de textes souvent remarquables. Tous les deux donnent au mot mineur un sens positif en soutenant que la vraie littérature se situe dans le mode mineur de l'aventure, car, pour éviter l'académisme, elle évolue en marge d'une institution langagière qui se définit selon le mode majeur.

C'est Kafka qui leur inspire

cette magnifique réflexion. En tentant d'exprimer sa double identité juive et tchèque en allemand, la langue majeure dans laquelle il écrivait, le grand Praguois n'a-t-il pas transfiguré l'écriture pour y faire retentir le cri des deux cultures mineures qu'il refoulait?

De brillants collaborateurs de l'ouvrage développent un thème analogue. Michel Biron estime que la littérature québécoise tend à abolir la distinction entre le majeur et le mineur; Karim Larose salue en Jacques Ferron l'écrivain mineur absolu. Ils nous entraînent, sans le dire, vers un éclatement kerouacien des catégories linguistiques, littéraires et géographiques.

On saisit l'ampleur d'un tel

éclatement lorsque Kerouac raconte qu'en 1953, rue Sainte-Catherine, à Montréal, il se voyait comme l'adversaire mythique du Canadien anglais archétypal. Que demander de plus québécois au Canuck du Massachusetts, le seul écrivain qui ait, jusqu'ici, donné au Québec subliminal un écho universel?

LITTÉRATURES
MINEURES
EN LANGUE MAJEURE
Sous la direction
de Jean-Pierre Bertrand
et Lise Gauvin
PIE-Peter Lang et PUM
Bruxelles et Montréal, 2003
320 pages

Culture

THÉÂTRE

Huit personnages en quête d'un spectacle

Le Nouveau Théâtre expérimental continue à investir dans l'urgence en montant Aphrodite en 2004

MICHEL BÉLAIR
LE DEVOIR

Ça raconte de façon tout à fait bizarre une histoire impossible. Celle d'un homme, Max, qui se rend compte peu à peu qu'il lit les émotions et les idées des gens qu'il croise dans la rue, dans l'autobus ou dans le métro. Pire: Max entre dans la tête des gens. Et sa vertigineuse descente lui fait rapidement frôler la perte d'identité. Comme si le contact intime et permanent avec la masse de moins en moins anonyme du monde menait à l'aliénation totale. C'est dans ce contexte que «l'expérience des transports en commun devient l'ultime expérience du commun»...

La phrase est d'Évelyne de la Chenelière. C'est elle qui depuis deux ans, morceau par morceau, a écrit le texte et développé le concept d'*Aphrodite en 04* avec Jean-Pierre Ronfard. Elle est là devant moi et elle me raconte tout cela avec son grand sourire à faire fondre les bancs de neige. Ça se passait dans un petit café du Quartier latin, une dizaine de jours avant Noël. Une entrevue étrange. Vous essayez, vous, de parler avec son concepteur d'une production qu'il n'a pas vue non plus...

Un luxe

L'expérience, car c'en est toute une, repose sur le luxe tel que le définissait Jean-Pierre Ronfard: se donner le luxe d'avoir le moins de contraintes possible en travaillant sur une production. Que tous les comédiens soient sur le même plan: qu'ils se libèrent complètement durant les quatre semaines de représentations; qu'ils sachent tous le texte qu'ils ont en main depuis l'automne et qu'ils participent en fait à une sorte de séminaire d'un mois sur l'urgence au théâtre. Petit détail crucial, vous l'aurez peut-être remarqué, les comédiens n'ont encore jamais répété *Aphrodite en 04*. C'est cela aussi le concept qui a donné naissance au projet.

«La première répétition aura lieu la veille de la première publique de la pièce», explique Évelyne de la Chenelière, avec Jacques L'Heureux à la mise en scène. Jacques qui a beaucoup de parenté d'esprit avec le travail du NTE, qui travaille souvent ici d'ailleurs, qui a généreusement accepté de prendre la place que Jean-Pierre s'était réservée et de sauter dans le train en marche du projet... Ce sera sa mise en scène à lui, Jean-Pierre n'ayant presque rien laissé sur *Aphrodite*, sauf sur la disposition des gradins et la surface de jeu.»

L'urgence

Récapitulons. Les spectateurs



Depuis deux ans, Évelyne de la Chenelière a écrit le texte et développé le concept d'*Aphrodite en 04* avec le regretté Jean-Pierre Ronfard.

sont là, les comédiens, le texte et le metteur en scène aussi. Et on répète. C'est cela?

«Oui. La distribution des rôles s'est faite cet automne et les comédiens savent qui ils vont jouer. Nous nous sommes rencontrés à trois reprises déjà, question de savoir qui était qui, comment tout le monde entrait en contact les uns avec les autres — puisque la pièce porte là-dessus! — et comment la conscience de la démarche sonnait aux oreilles de toute l'équipe. Il y a eu une lecture, en octobre, mais, oui, le spectacle n'aura été répété qu'une fois au moment où les spectateurs entreront dans la salle le soir de la première.»

On reconnaît là une des hantises de Jean-Pierre Ronfard qui, depuis ses années comme secrétaire du TNM, a toujours cherché à désacraliser l'événement qu'est devenue la «première» d'un spec-

tacle. C'est de là aussi que vient le concept de l'urgence. Mais, souligne l'auteur, ce ne sera pas un *work in progress*, une expression que Ronfard ne pouvait pas supporter. «Pourtant, le spectacle n'aura pas l'air d'une répétition, assure Évelyne de la Chenelière. La scène est presque nue, le texte su, l'éclairage et le décor minimalistes — puisque le budget de la production est d'abord destiné aux comédiens afin qu'ils puissent se permettre de se consacrer vraiment à l'expérience. [...] C'est un jeu sur le travail de l'acteur qui se met dans la peau d'un personnage. Chaque soir, tout cela sera donné dans l'urgence; chaque spectacle sera pleinement assumé, complet.»

Et vous?

«Moi, je ne joue pas, précise-t-elle un air presque narquois au fond des yeux. Je suis là tous les soirs, j'observe, je regarde le spec-

tacle évoluer. Et une fois par semaine, c'est-à-dire quatre fois puis qu'on jouera un mois, pour rendre l'urgence encore plus urgente, j'apporterai des changements au texte que je remettrai au metteur en scène. [...] Ce qui fait qu'on ne verra jamais le même spectacle; la courbe dramatique restera la même, mais les personnages pourront prendre des chemins différents pour arriver à leurs fins.»

Et combien de fois faudra-t-il voir le spectacle? «Une seule. Ou encore quatre fois, une fois par semaine. Ou même plus, au choix de chacun. Nous offrons d'ailleurs des forfaits, dira-t-elle en souriant encore. Pour permettre aux amateurs de vivre aussi l'expérience, le prix du billet diminue selon le nombre de représentations auxquelles on assistera.»

Voilà une façon originale de commencer l'année!

MUSIQUE CLASSIQUE

La Symphonie n° 14 de Chostakovitch au Centre national des arts

LE DEVOIR

L'Orchestre du Centre national des arts (OCNA), sous la direction de Pinchas Zucherman, présente les 7 et 8 janvier la *Symphonie n° 14* de Chostakovitch.

La *Symphonie n° 14* présente un cycle de mélodies sombres et puissantes. En vedette pour l'occasion, la soprano britannique Elizabeth Byrne et la basse canadienne Gary Relye. Née en

Angleterre, Elizabeth Byrne habite désormais Chicago. Elle est reconnue internationalement, entre autres pour ses interprétations dans des opéras italiens.

Le concert présente aussi les débuts du pianiste polonais primé Piotr Anderszewski. Le pianiste propose aux mélomanes le *Concerto pour piano n° 20* de Mozart en do mineur.

Ce concert est présenté à la salle Southam



Pinchas Zucherman

du CNA à Ottawa.

Les Voix humaines
saison 2003-2004
Susie Napper & Margaret Little
violons de gambe
Chapelle Notre-Dame-de-Bon-Secours
400 est rue Saint-Paul

mercredi 14 janvier 2004 à 20h00

Lachrimas

John Dowland:
l'Art de la
Mélancolie en
chansons et
en danses...

billets: 25\$ / 15\$
(514) 842-2112
www.lesvoixhumaines.org

Daniel Taylor, alto

Sylvain Bergeron, luth
et le consort de violons des Voix Humaines:
Margaret Little, Susie Napper, Mélanie
Coriveau, Elin Söderström et Arnaud Leroy

FACTOR #Culturelle
Canada

Conseil des arts
et des lettres
Québec

Chapelle Notre-Dame-de-Bon-Secours

MOMENTUM PRÉSENTE EN CODIFFUSION AVEC L'USINE C

LIMBES - LIMBO

UN HOMMAGE À SAMUEL BECKETT DE NANCY HUSTON
Mis en scène et interprété par Nathalie Claude & Lin Snelling
SPECTACLE POUR ESPACES VIDES/A PIECE FOR EMPTY SPACES

USINE C DU 15 AU 24 JANVIER
1345, AVENUE LALONDE (UNE RUE AU SUD D'ONTARIO ENTRE PANET ET VISITATION)

RÉSERVATIONS : (514) 521-4493
WWW.USINE-C.COM

ici MIRROR LE DEVOIR KUT

MUSIQUE CLASSIQUE

Berlin s'émancipe de certains héritages de Karajan

AGENCE FRANCE-PRESSE

Berlin — La Philharmonie de Berlin s'est émancipée de certains héritages du mythique chef d'orchestre autrichien Herbert von Karajan, qui a profondément marqué le prestigieux orchestre entre 1954 et 1989, estime Simon Rattle, aux baguettes de l'ensemble depuis 2002, dans une entrevue publiée par le quotidien *Der Tagesspiegel*.

«Un exemple: au début, je répétais inlassablement que la dernière note n'est pas forcément la plus forte juste parce qu'elle est la dernière. Et peu à peu, les musiciens ont arrêté de jouer plus fortement la dernière note», abandonnant ainsi un réflexe «hérité de Karajan», a-t-il souligné.

Autre particularité de l'ère Karajan, «la phobie du pizzicato», une manière de jouer en pinçant les cordes sans les faire vibrer avec l'archet, ne figure plus au cœur des efforts de l'orchestre, selon le successeur de l'Italien Claudio Abbado. «Karajan avait cette phobie du pizzicato et a transmis cette peur à l'orchestre pendant deux générations. Aujourd'hui, nous plaisantons sur ce trait», a relevé le musicien adulé par les Berlinoises.

Si j'entendais penser mon voisin d'autobus...

Aphrodite en 04

CONCEPTEURS
Evelyne de la Chenelière
Jean-Pierre Ronfard

TEXTE
Evelyne de la Chenelière

MISE EN SCÈNE
Jacques L'Heureux

INTERPRÉTATION
Delphine Arnaud
Marcelo Arroyo
Émilie Bibeau
Jocelyn Caron
Francis Ducharme
Marie-Christine Lavallée
Patricia Ubeda
Erwin Weche

ASSISTANT À LA MISE EN SCÈNE
Guillaume Cyr

DU 6 AU 31 JANVIER À 20H30
À ESPACE LIBRE
1945 RUE FULLUM (METRO FRONTENAC)
RESERVATIONS (514) 521-4191

ESPACE LIBRE

Un spectacle qui se transforme au fil des soirs. Venez le revoir! Prix réduit de fois en fois.

RESTAURANT L'Américain LE DEVOIR

NTE expérimental
www.nte.qc.ca

LE DEVOIR

DE VISU

Rêver sa vie en vidéo

Un parcours
où l'humour
et l'autodérision
sont souvent
au rendez-vous

VIDÉO HERO(E)S

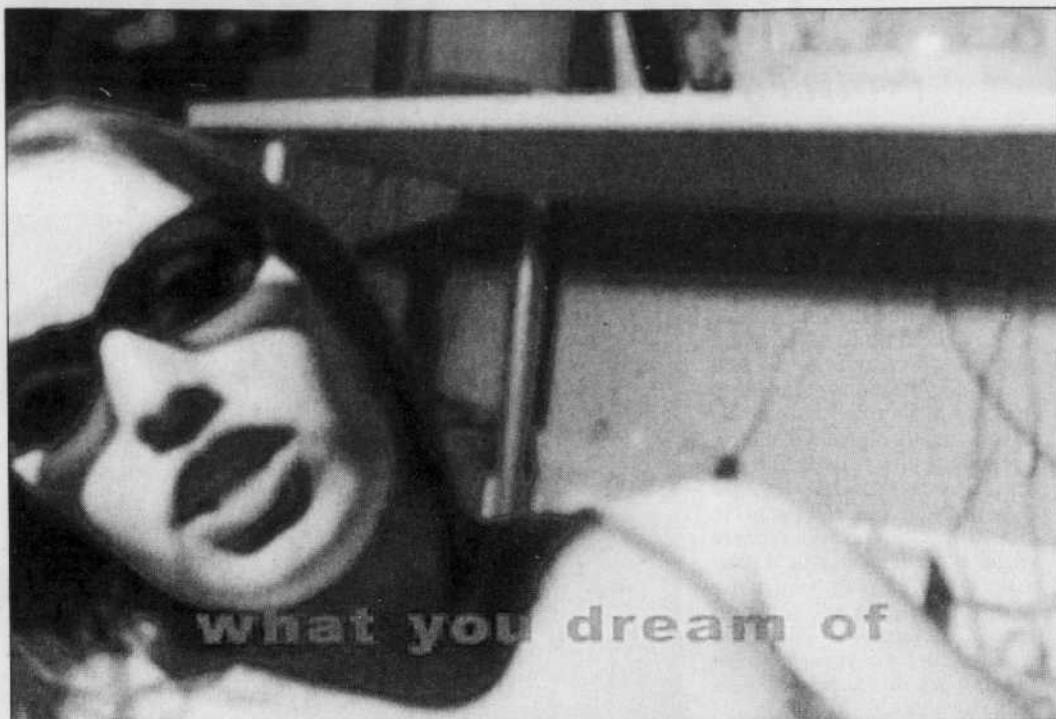
Galerie Liane et Danny Taran
Centre des arts Saidye Bronfman
5170, chemin de la Côte-Sainte-
Catherine
Jusqu'au 11 janvier

MICHEL HELLMAN

Industrie du rêve et de l'illusion, le vidéoclip est une véritable manifestation de la culture populaire. À travers les œuvres d'une quinzaine d'artistes, l'exposition *Vidéo Hero(e)s*, présentée par la commissaire Sylvie Gilbert à la galerie Liane et Danny Taran, explore le pouvoir à la fois libérateur, évocateur et tyrannique de l'image vidéo. Un parcours où l'humour et l'autodérision sont souvent au rendez-vous.

Dans *My Heart the Rock Star* de Nikki Forrest, un concert de Patti Smith devient prétexte à une réflexion sur l'identité. «*Était-ce un homme ou une femme?*», s'interroge la narratrice, face à cette chanteuse à l'allure androgyne. Au-delà de la musique, la star devient symbole: son image, libératrice, brise les chaînes des conventions établies, repousse les limites de l'identité sexuelle. Faisant ressortir un autre aspect du pouvoir de l'image, Benny Nemerofsky Ramsay parodie le phénomène des Boys Band. L'artiste crée son propre groupe et interprète à lui seul les rôles typiques: le rebelle, le sensible, le tombeur... La mise en scène ridiculise l'industrie de la musique pop et les stéréotypes qu'elle engendre. D'autant plus que le «tube» est une adaptation ludique d'une chanson du XVI^e siècle...

Dans la même veine, l'œuvre de Tim Lee joue sur l'image classique du musicien rock en superposant son propre visage asiatique sur le corps d'un homme blanc, guitare électrique à la main. L'œuvre nous rappelle ainsi que ces «héros» du vidéoclip per-



Theme Song II, 2001, de Tricia Middleton et Joël Taylor.

SOURCE GALERIE LIANE ET DANNY TARAN

peuvent trop souvent des clichés.

La commissaire de l'exposition insiste sur le fait que ces vidéos proviennent d'une génération dite du «do-it-yourself», à l'aise avec les moyens d'expression technologiques. Ces œuvres ne nécessitent pas de moyens complexes. Contrastant avec les vidéos pop à grand budget, et riches d'effets en tous genres, les œuvres qui composent cette exposition sont évocatrices dans leur simplicité.

Sad Eyed Lady, de Daniel Olson, explore les possibilités poétiques du clip: un personnage assis, immobile, vu de dos, fume. Au-dessus de lui: un portrait de femme. Seul mouvement, celui de la fumée qui s'échappe de la cigarette. Comme bande sonore, la chanson *Sad Eyed Lady of the Lowlands* de Bob Dylan. L'image est-elle une interprétation de la chanson? Ou est-ce la chanson qui vient donner une autre dimen-

sion à l'image? Le résultat est saisissant. Dans *Deer Dreams*, l'artiste Meesoo Lee explore de manière semblable la relation entre l'image et la musique en superposant une scène du film *Bambi* à une chanson de Donovan. L'harmonie de cette superposition est intrigante. Qu'est-ce qui est plus puissant, les mots de la chanson ou l'image vidéo?

La dernière partie de l'exposition présente des «clips maison» faits par des «gens ordinaires», avec des résultats souvent très drôles... Ces vidéos montrent le désir bien humain de s'exprimer, de sortir de la masse. Mais hélas, comme il est dit dans l'œuvre de Tricia Middleton et Joël Taylor: «*Résignez-vous. Vous ne serez jamais celui dont-vous rêvez. Désolé.*» C'est sur ces désirs frustrés que se fonde le succès des clips. Derrière l'idéal de la star se cache finalement une certaine tristesse.

La dernière partie
de l'exposition
présente

des «clips maison»
faits par des «gens
ordinaires»,
avec des résultats
souvent très drôles...

Bain zen

Bruno Coppens
en marchand de bonheur

Écriture et jeu
Bruno Coppens

Mise en zen
Éric de Staercke

Un nouveau délire verbal et visuel de l'humoriste belge

27 janvier	Laval	Salle André-Mathieu	(450) 667-2040
30 janvier	Châteauguay	Auditorium Jean-Pierre-Houde	(450) 698-3100
31 janvier et 1 ^{er} février	Laval	Maison des arts de Laval	(450) 667-2040
3 février	New Richmond	Salle de Spectacles de la Baie-des-Chaleurs	(418) 392-4238
6 février	Baie-Comeau	Théâtre de Baie-Comeau	(418) 295-2000
7 février	Sept-Îles	Salle Jean-Marc Dion	(418) 962-0100
10 février	Sherbrooke	Salle Maurice-O'Bready	(819) 820-1000
11 février	Joliette	Salle Rolland-Brunelle	(450) 759-6202
12 février	Québec	Théâtre Petit Champlain	(418) 692-2631
13 février	Chicoutimi	Auditorium Dufour-Théâtre du Saguenay	(418) 549-3910
15 février	Granby	Théâtre Palace	(450) 375-2693
18 février	Trois-Rivières	Salle J.-A. Thompson	(819) 380-9797
20 et 21 février	Québec	Théâtre Petit Champlain	(418) 692-2631
26 février	Drummondville	Centre culturel de Drummondville	(819) 477-5412
27 février	Coaticook	Pavillon des arts et de la culture	(819) 849-6371
28 février	St-Jean-sur-Richelieu	Théâtre des Deux-Rives	(450) 358-3949

Marc-Aurèle FORTIN

Paysages de Sainte-Rose et des Laurentides

Musée d'art contemporain des Laurentides
Centre d'exposition du Visus-Palais
185, rue du Palais, Saint-Jérôme
Téléphone: +514-412-7171

JUSQU'AU 25 JANVIER

Mardi au vendredi: 12 h à 17 h
Samedi: 9 h à 17 h
Dimanche: 12 h à 17 h

Petite salle: Guillaume La Brie,
Appliquer le négatif des choses

ENTRÉE LIBRE

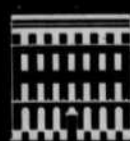
Culture et télé
pour ne rien manquer

L'AGENDA
chaque samedi

LE STUDIO DE L'AGORA DE LA DANSE /
PROGRAMMATION HIVER ^ 004

ÉNERGIE
AUDACE
CRÉATION

POUR S'ABONNER,
C'EST TOUT SIMPLE



L'AGORA DE LA DANSE

840, RUE CHERRIER METRO SHERBROOKE 514.525.1500

www.agoradanse.com

LE DEVOIR

Cinéma

BILAN

2003: les restes du monde

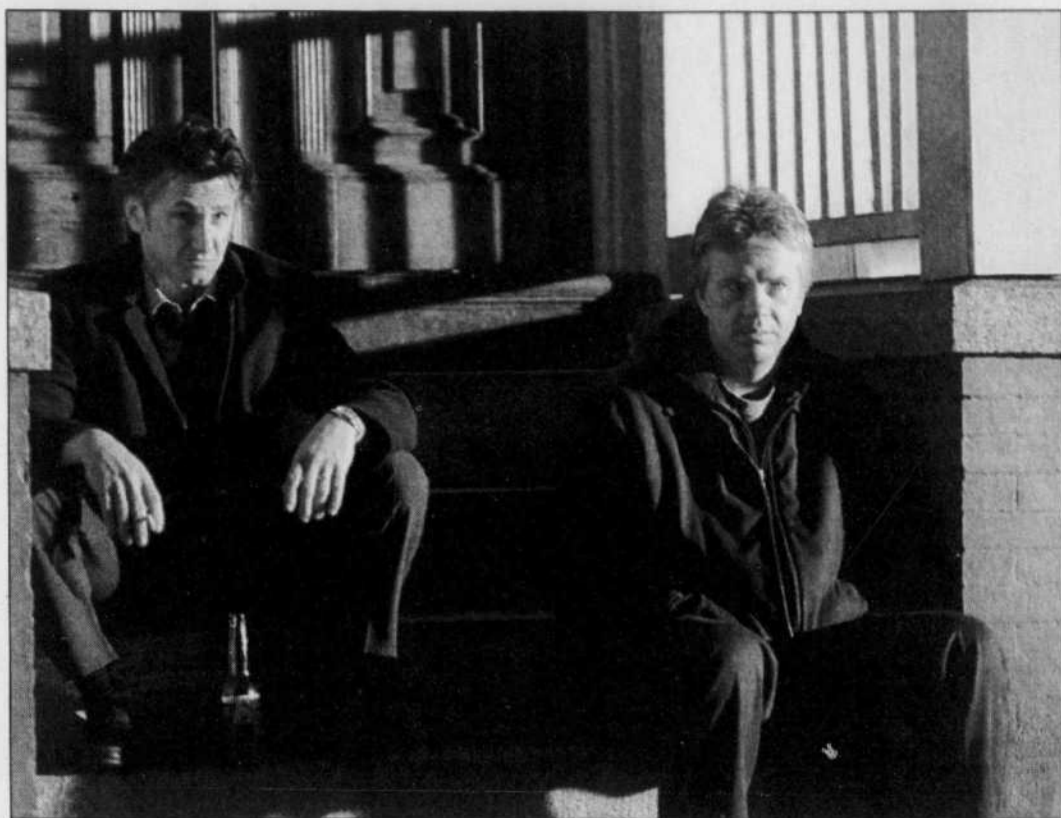
MARTIN BILODEAU

À première vue, tout nous force à croire que l'année 2003 a légué à la postérité un bien modeste héritage. Or, la tiédeur de la moisson cinématographique, en dehors du cinéma québécois à qui le «profil bas» des Européens et des Américains a profité (voir page E 6), s'explique d'une part par l'absence de grands films fédérateurs à large diffusion — comme l'ont été l'an dernier *Le Pianiste* et *Parle avec elle* —, d'autre part par la dureté des thèmes: mort, corruption, violence, guerre, maladie, alcoolisme, etc.

Des 21 œuvres réparties dans les palmarès personnels que nous, critiques du *Devoir*, vous proposons aujourd'hui, presque toutes sont porteuses d'un ou de plusieurs de ces thèmes. Par ailleurs, plus de la moitié d'entre elles sont passées en coup de vent sur nos écrans. Même que certaines, telles *Cité de Dieu*, *Sweet Sixteen* ou *Elephant* (Palme d'or à Cannes, pourtant), n'ont été vues que dans les grands centres urbains.

Pendant ce temps, et fidèle à son habitude, Hollywood a monopolisé le parc de salles québécoises avec ses treize films à la douzaine. Mais au-delà des succès mérités de *Matrix Reloaded*, *Finding Nemo* et *Pirates of the Caribbean*, les concerts d'enthousiasme se sont fait rares. Au rayon des blockbusters, *Hulk* (qui méritait mieux), *Open Range* et *Seabiscuit*, trois des pouillans les plus sérieux de la moisson hollywoodienne, ont essuyé les plâtres, tandis que l'habituel cortège d'atrape-ados ineptes moissonnait les gros bidons (*Daredevil*, *Charlie's Angels 2*, *Legally Blonde 2*, *Lara Croft 2*, *The League of Extraordinary Gentlemen*, etc.).

Au chapitre des films d'auteur, partagés entre Hollywood et les indépendants (qui n'ont plus d'indépendant que le nom), les frères Coen ont déçu (*Intolerable Cruelty*), Robert Benton s'est planté (*The Human Stain*). Anthony Minghella s'est rangé du côté de la Grande Vertu (*Cold Mountain*), Danny Boyle a frappé fort mais personne n'a entendu (*28 Days Later*) et Quentin Tarantino a ren-



Sean Penn et Tim Robbins dans *Mystic River*, de Clint Eastwood.

versé la presse sans que le public suive (*Kill Bill*, vol. 1).

Pour toutes ces raisons, et pour bien d'autres sans doute moins simples à déchiffrer, l'éblouissant *Mystic River*, de Clint Eastwood, se retrouve seul à défendre, au fil d'arrivée, la vertu du cinéma d'auteur américain, toute appartenant confondue. Et ce bien que le film, distribué par un major (Warner, en l'occurrence), ait été produit en marge par la maison de production du cinéaste. Laquelle a dû insister afin que Warner attrape la balle au vol.

Les indépendants

Comme c'est souvent le cas depuis une dizaine d'années, ce sont les indépendants américains qui brillent à l'heure des palmarès et des cérémonies de remises de prix. Et dans leurs rangs, on retrouve, en majorité, des cinéastes ressortissants d'autres pays tels la Nouvelle-Zélande (Peter Jackson: *The Lord of the Rings*), la

Grande-Bretagne (Stephen Daldry: *The Hours*), la Russie (Vadim Perelman: *House of Sand and Fog*) et le Mexique (Alejandro Gonzalez Inarritu: *21 Grams*).

La plus belle surprise de 2003 est quant à elle issue de l'immigration d'une immigrante de quatrième génération: Sofia Coppola, fille de Francis (*Le Parrain*), petite-fille de Carmine (compositeur), nous livrait avec *Lost in Translation* une œuvre lumineuse sur l'exil et l'altérité, campée dans un Tokyo filmé comme un spectacle vivant. Qu'importent les résultats des Golden Globes et des Oscars, l'année 2003 aura été la sienne.

Du reste, plusieurs des meilleurs films de 2003 nous sont parvenus des pays anglo-saxons: *The Magdalene Sisters*, de l'Irlandais Peter Mullan; *Sweet Sixteen*, de l'Anglais Ken Loach; *Alexandra's Project*, de l'Australien Rolf de Heer; *Bend it Like Beckham*, de l'Indo-Britannique Gurinder Chadha; *Spider and Flower and*

Garnet, des Canadiens David Cronenberg et Keith Behrman, respectivement.

L'Europe, où la production est en hausse et l'assistance en baisse, n'a pas exporté cette année de *Parle avec elle* ou d'*Amélie Poulain*. Cette relâche — ponctuée par les succès critiques et autrement confidentiels de *L'Homme sans passé* et de *L'Arche russe* — ne passe pas inaperçue à l'heure où le cinéma français, second en importance chez nous (après celui des États-Unis), nous a fait parvenir un chapelet d'œuvres de peu d'éclat (*Une femme de ménage*, *Le Frère du guerrier*, *Choses secrètes*) et une volée de pétards mouillés (*Bon voyage*, *Fanfan-la-tulipe*, *Chouchou*). L'honneur de l'Hexagone repose entre les mains des *Triplettes de Belleville*, magnifique mais sombre œuvre d'animation de Sylvain Chomet, véritable film-emblème de cette moisson 2003 à l'humeur chagrine.

exCentris
HORAIRES 514 847 2206 WWW.EX-CENTRIS.COM

Le palmarès de nos critiques

ODILE TREMBLAY

- 1- *Cité de Dieu*, de Fernando Meirelles et Katia Lund (Brésil)
- 2- *Les Triplettes de Belleville*, de Sylvain Chomet (France-Canada-Belgique)
- 3- *The Lord of the Rings: The Return of the King*, de Peter Jackson (États-Unis)
- 4- *Les Invasions barbares*, de Denys Arcand (Québec)
- 5- *In America*, de Jim Sheridan (États-Unis)
- 6- *House of Sand and Fog*, de Vadim Perelman (États-Unis)
- 7- *Japon*, de Carlos Reygadas (Mexique)
- 8- *Lost in Translation*, de Sofia Coppola (États-Unis)
- 9- *Gaz Bar Blues*, de Louis Bélanger (Québec)
- 10- *Lundi matin*, d'Otar Iosseliani (France-Géorgie)

ANDRÉ LAVOIE

- 1- *Elephant*, de Gus Van Sant (États-Unis)
- 2- *Mystic River*, de Clint Eastwood (États-Unis)
- 3- *L'Arche russe*, d'Alexandre Sokourov (Russie-Allemagne)
- 4- *The Hours*, de Stephen Daldry (États-Unis)
- 5- *Spider*, de David Cronenberg (Grande-Bretagne-Canada)
- 6- *Les Triplettes de Belleville*, de

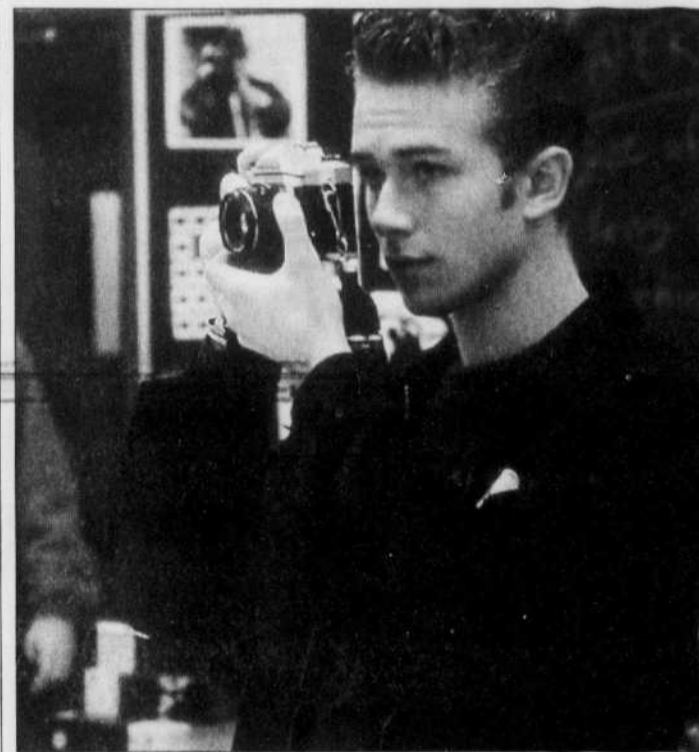
Sylvain Chomet (France-Canada-Belgique)

- 7- *American Splendor*, de Shari Springer-Berman et Robert Pulcini (États-Unis)
- 8- *Sweet Sixteen*, de Ken Loach (Grande-Bretagne)
- 9- *21 Grams*, d'Alejandro Gonzalez Inarritu (États-Unis)
- 10- *Cité de Dieu*, de Fernando Meirelles et Katia Lund (Brésil)

Meilleur film québécois: *Gaz Bar Blues*, de Louis Bélanger

MARTIN BILODEAU

- 1- *Mystic River*, de Clint Eastwood (États-Unis)
- 2- *Elephant*, de Gus Van Sant (États-Unis)
- 3- *21 Grams*, d'Alejandro Gonzalez Inarritu (États-Unis)
- 4- *The Lord of the Rings: The Return of the King*, de Peter Jackson (États-Unis)
- 5- *Lost in Translation*, de Sofia Coppola (États-Unis)
- 6- *L'Homme sans passé*, d'Alki Kaurismäki (Finlande)
- 7- *À hauteur d'homme*, de Jean-Claude Labrecque (Québec)
- 8- *L'Arche russe*, d'Alexandre Sokourov (Russie-Allemagne)
- 9- *American Splendor*, de Shari Springer-Berman et Robert Pulcini (États-Unis)
- 10- *20h17 rue Darling*, de Bernard Émond (Québec)



Une scène de *Elephant*, de Gus Van Sant.

VITRINE DU DISQUE

Le chanteur mort le plus productif de l'histoire

2ND TO NONE
Elvis Presley
RCA (BMG)

Elvis, j'aime. D'amouuuur. Et comme amouuuur, je le répète, rime avec toujouuuuurs, après mille millions de chansons toutes bonnes à part *There's No Room To Rhumba In A Sports Car*, j'en veux d'autres. Ça tombe bien, Elvis est le chanteur mort le plus productif de l'histoire de la musique populaire. Pensez, vingt-six ans après le coup des mille millions de pilules avalées avec le même verre d'eau, on me déniche encore une chanson de plus. Une vraie nouvelle. Pas une énième prise alternative, pas un restant d'entrecôte de bœuf de studio, pas un bête extrait inédit de spectacle. Une parfaite inconnue au bataillon. La merveille s'intitule *I'm A Roustabout*, et ne doit pas être confondue avec l'autre *Roustabout*, chanson-titre du 16^e film d'Elvis. Pour la petite histoire: commandée pour ledit film, la ronflante *I'm A Roustabout* fut refusée par le réalisateur Hal Wallis. Pourquoi? Miss gomme et boule de terre. C'est surtout étonnant quand on compare: la remplaçante pâlit. Toujours est-il que la bande originale disparut corps et biens. Et c'est seulement l'an dernier que Winfield Scott, qui créa ce chouet-

te p'tit rock'n'roll sans prétention avec le génial Otis Blackwell (à qui l'on doit *All Shook Up*, *Don't Be Cruel*...), se rappela qu'il avait l'acélate dans son sous-sol, entre l'aspirateur et l'Absmaster.

Evidemment, les bonnes gens de chez RCA se sont emparés du truc comme s'il s'agissait de la suite des manuscrits de la mer Morte. Opportuns comme pas un, ils ont rabouté *I'm A Roustabout* à leur mille milliennaire compil d'Elvis, histoire d'obliger l'obnubilé dans mon genre à abouler. Répréhensible réflexe de marchand de tapis, si vous voulez mon avis. Le type même de tactique éculée qui rend les multinationales du disque si détestables, et qui élève le téléchage illégitime au rang de guérilla de résistance. Pouvaient pas lancer ça en CD simple, non? Pouvaient pas non plus s'empêcher de refaire avec *Rubberneckin'* le coup du remixage à la moderne, façon *A Little Less Conversation*? Un jour, tous les poissons seront morts et il ne restera plus que des hameçons.

Sylvain Cormier

THE VERY BEST OF
The Grateful Dead
Rhino (Warner)

Le Dead, ses hordes de Dead-

heads, les réseaux d'échange de cassettes de concerts, franchise, ce phénoménal reliquat de la contre-culture californienne m'a toujours échappé.

Jamais eu l'esprit tribal, il faut dire.

À Woodstock, j'aurais viré cannibale, rien que pour avoir de l'espace. Qui plus est, la musique du groupe m'a toujours semblé grossièrement surestimée. Certes sympa et brillant en entrevue, ce bon Jerry Garcia n'a jamais été qu'un piètre chanteur. Et son compère Bob Weir pas meilleur. Les fameuses improvisations à rallonge ne m'ont jamais impressionné outre mesure non plus: pour un moment de grâce entre guitares et percussions, tant de niaisage et de complaisance. Bien sûr, tout

Deadhead normalement constitué me dira entre deux bouffées de colombien que je ne comprends rien à rien, que tout chez le Dead était expérience, que les disques n'ont jamais été à la hauteur du road trip. C'est bien pourquoi ce *Very Best Of*, compile pas chiche dont le minutage dépasse les 70 minutes, suffit amplement à quiconque n'est pas adhérent tatoué du club.

Quand on a entendu (et honnêtement savouré) les réussites indéfinissables que sont dans le genre country-blues psychédélique un brin lousse les *Truckin'*, *Casey Jones* et *Uncle John's Band*, on peut passer à autre chose. Au Dave Matthews Band, par exemple. On ne sent même pas la différence.

S. C.

AngueRa
école de tango
depuis 1993

SESSION HIVER 2004

du 26 janvier au 2 avril
Cours d'initiation gratuits
les 19, 20 et 22 janvier
de 19h à 20h30
et le 21 janvier
de 21h à 22h30
Réservations:
514.495.8645
5359, avenue du Parc
Montréal

LE 25 JANVIER 2004

Fiesta Bal Tango au Lion d'Or
1676, Ontario Est
Cours d'initiation de 19h à 20h
Bal Tango de 20h à 2h
10\$ à l'avance
15\$ à la porte

photo: Jacques Verdieu

SESSION HIVER 2004 depuis 1998
Début des cours le 12 janvier 2004
Portes ouvertes le 6, 8 et 10 janvier
APPELZ-NOUS POUR AVOIR L'HORAIRE

Nouveautés:

- Cours de danse Afro Jazz
- Cours de danse Afro Karayib
- Cours de danse pour 55 ans et +

Nos Cours:

- Danses africaines traditionnelles
- Danses africaines populaires
- Gumbos. Baladi. Salsa. Hip Hop
- Chansons
- Percussions (tam tam africain)
- Cours de mise en forme

Centre d'arts & Ecole de danses et de percussions africaines
910 Jean-Talon Est, métro Jean-Talon
www.afrique-en-mouvement.ca (514) 270-6914

LES BORÉADES Saison 2003-2004
Francis Colpron - directeur artistique

MESLANGES HARMONIQUES
30 JANVIER 2004 :: 20h00
Danses, fantaisies et chansons aux instruments de Lejeune, Guédrón, Du Caurroy et Prætorius

INVENZIONI STRAVAGANTI
26 MARS 2004 :: 20h00
Canzonas, sonates et toccatas italiennes des débuts du Baroque

DEUTSCHE CONCERTI
21 MAI 2004 :: 20h00
Concertos et suites concertantes de Bach et de Telemann

NOUVEAUTÉ :: ACIS & GALATEA DE HANDEL
CD double :: ATMA Classique

BILLET SIMPLE 23\$:: 18\$:: 12\$
PASSEPORT* 98\$:: 78\$:: 50\$
*Un passeport donne droit à cinq entrées de votre choix

Les concerts auront lieu à la Chapelle Notre-Dame-de-Bon-Secours
400, rue St-Paul Est, Vieux-Montréal
Pour information et passeports:
LES BORÉADES DE MONTRÉAL
T: 514.634.1244 :: www.boreades.com :: info@boreades.com

LE DEVOIR, SAO, MUSICACTION, MUSHNET

LE DEVOIR

Cinéma



Calendar Girls, de Nigel Cole, s'inspire d'une histoire véridique.

SOURCE TOUCHSTONE

Le déclin de la comédie britannique

CALENDAR GIRLS

De Nigel Cole. Avec Helen Mirren, Julie Walters, Ciaran Hinds, John-Paul McLeod. Scénario: Tim Firth, Juliette Towhidi. Image: Ashley Rowe, Olivier Curtis. Montage: Michael Parker. Mu-

sique: Patrick Doyle. Grande-Bretagne, 2003, 108 minutes.

MARTIN BILODEAU

La comédie britannique a la cote depuis une dizaine d'an-

nées (*Four Weddings and A Funeral*, *The Full Monty*), quoique récemment certains cas d'errance semblaient annoncer un déclin. L'exemple le plus flamboyant de ce phénomène: *Love, Actually*, sorti en novembre, pour lequel Richard Curtis réquisitionnait toute une galerie de vedettes (Hugh Grant en tête) afin de compiler les meilleures pages du catalogue *Notting Hill* et *Bridget Jones*. Dans *Calendar Girls*, Nigel Cole (*Saving Grace*) malmène pour sa part une idée suave dont il est indigne et une distribution scintillante — portée par Helen Mirren et Julie Walters — dont il n'exploite que le quart du potentiel. Déclin, disais-je.

Calendar Girls s'inspire d'une histoire véridique. En effet, en 1999, un cercle de fermières du Yorkshire, en Grande-Bretagne, s'est attiré l'attention du monde anglo-saxon en publiant un calendrier dans lequel douze d'entre elles posaient nues, leurs corps de quinquagénaires délicatement estompés, qui derrière un ornement floral, qui derrière une table de brioches. Leur but premier: financer le département d'oncologie de l'hôpital où le mari de l'une d'elles a été emporté par la leucémie. Leur but second: rendre hommage au débonnaire défunt, pour qui le corps d'une femme mûre avait la grâce d'un tournesol. Publié dans un climat de joie et de défi, leur calendrier les a menées jusqu'en Californie, où Hollywood leur a fait la cour... avec le résultat qu'on connaît.

Le film, qui bat pavillon britan-

nique, a en effet été produit en collaboration avec Touchstone, filiale de Disney. Ceci, hélas, explique cela. Tirillé entre l'authenticité des personnages (qui à eux seuls feraient le film) et le caractère extraordinaire de leur aventure (recomposé par le scénario sans être réinventé pour le cinéma), le film de Nigel Cole sacrifie l'un pour l'autre, selon la séquence, et au final perd sur les deux tableaux.

Une bonne idée sabotée

Sorte d'éloge de la femme mûre, qui à son tour fait un pied de nez aux conventions et aux traditions, le film est continuellement asservi puis saboté par un scénario superficiel qui reconstruit docilement leur histoire mais, pour le bénéfice du spectacle et du gag bien envoyé, ne rend pas compte de la profondeur des individus qui l'ont articulée.

Nigel Cole s'y connaît en femmes mûres, en serres humides et en campagne anglaise. Celles-ci étaient les ingrédients de son précédent opus, *Saving Grace*, un film (mettant en vedette Brenda Blethyn, au sortir du succès de *Secrets and Lies*) qui semblait conçu, à l'instar de celui-ci, comme une page touristique-comique pour un public nord-américain. Hélas, au-delà d'une poignée de gags efficaces et de moments tièdes, d'éclats de jeu sporadiques (dévolus pour la plupart à Mirren et Walters), *Calendar Girls* témoigne surtout de l'usure d'un style et d'une panne d'imagination. Inutile, en tout cas, de marquer d'une croix votre calendrier.



SOURCE TOUCHSTONE

L'affiche du film *Calendar Girls*. Le film raconte l'histoire d'un cercle de fermières du Yorkshire, en Grande-Bretagne, qui s'est attiré l'attention du monde anglo-saxon en publiant un calendrier dans lequel douze d'entre elles posaient nues, leurs corps de quinquagénaires délicatement estompés.



Odile Tremblay

La chronique d'Odile Tremblay sera de retour le 17 janvier prochain.

Culture et télé pour ne rien manquer

L'AGENDA chaque samedi

★★★★★ Bernard Perusse, The Gazette
 ★★★★★ "Whatever you do, don't miss it." Meg Hewings, Hour
 "Oeuvre lente et émouvante... le pendant documentaire de *Gaz Bar Blues*." Odile Tremblay, Le Devoir

Amazona film présente

Roger Soupin
 EPICIER VARIÉTÉ
 un film de Benoit Pilon

À L'AFFICHE JUSQU'AU 8 JANVIER

EX-CENTRIS CINÉMA PARALLÈLE
 3536, boul. Saint-Laurent, Mtl. Billetterie (514) 847-2208

BILAN

Cinéma 2003: le Québec a pris sa place

MARTIN BILODEAU

et celui de l'interprétation pour Marie-Josée Croze).

Les films québécois ont récolté entre 12 et 13 % des parts de marché au cours de l'année qui vient de s'écouler (source: Alex Films). Du jamais vu. Les causes de ce succès sont multiples et complexes. Pour simplifier, disons qu'il est attribuable à la convergence de deux facteurs, l'un structurel (la mise en marché des films, hissée à la hauteur de la concurrence), l'autre contextuel (la qualité de l'ensemble de la production). Au-delà de cette hypothèse incomplète, il faut prendre en compte le désir renouvelé des spectateurs québécois de se reconnaître dans l'image qui lui est donnée à voir à l'heure où la globalisation efface les cadres.

Rien d'étonnant, donc, à ce que la «palme de la reconnaissance» revienne à *La Grande Séduction*. Avec le scénariste Ken Scott, Jean-François Pouliot a conjugué des préoccupations bien de chez nous (le chômage et l'appauvrissement des régions) sur un mode «comédie à l'anglaise» parfaitement maîtrisé.

La «palme de l'ambassadeur» revient quant à elle à Denys Arcand pour *Les Invasions barbares*, applaudi partout sur la planète depuis l'épicentre cannois où le jury de la compétition lui a accordé deux prix (celui du scénario

La «palme de la parole»

Le film d'Arcand a lui aussi fait courir les Québécois (cinq millions de dollars au guichet), mais le vrai débat de société qu'on espérait qu'il soulève est venu d'un autre film: *A hauteur d'homme*, excellent documentaire sur la campagne électorale de Bernard Landry signé Jean-Claude Labrecque. À lui la «palme de la parole», en partage avec Claude Fortin (pour la parole donnée à Serge Laprade dans *100 % Bio*) et Micheline Lanctôt (pour la parole refoulée d'une mère infanticide dans *Le Piège d'Issoudun*).

Le reste de la cuvée s'est partagé entre les films de genre (*Sur le seuil*, d'Eric Tessier; *Nez rouge*, d'Erik Canuel; *Mambo Italiano*, d'Émile Gaudreault; *Comment ma mère accoucha de moi durant sa ménopause*, de Sébastien Rose), «palmes du cœur» aux vertus inégales, et deux grands films d'auteur aux succès plus modestes, qui remportent ex æquo la «palme de l'éloquence»: Louis Bélanger avec *Gaz Bar Blues*, film émouvant sur les relations pères-fils, et Bernard Émond avec *20h17 rue Darling*, une œuvre sobre sur la renaissance et les sursauts de la providence. Quels meilleurs mots pour qualifier le cinéma québécois de la cuvée 2003!

★ CINÉMA ★
 SEMAINE DU 3 AU 9 JANVIER 2004

Les NOUVEAUTÉS et le CINÉMA en résumé, pages
 ★★★★★★ 46

La liste complète des FILMS, des SALLES et des HORAIRES, pages
 ★★★★★★ 715

dans L'AGENDA culturel

ANNIE MILLER PRÉSENTE

SÉLECTION OFFICIELLE CANNES 2003

NICOLE GARCIA JEAN-PIERRE MARIELLE BERNARD GIRAudeau LUDIVINE SAGNIER ROBINSON STEVENIN JULIE DEPARDIEU
 ET YVES JACQUES

la petite lili

UN FILM DE CLAUDE MILLER

Adaptation-scénario-dialogues de CLAUDE MILLER et JULIEN BOIVENT
 librement inspiré d'ANTON TCHEROV

À L'AFFICHE DÈS LE 9 JANVIER!